

Georges Bernanos sur les chemins de l'Artois

©Catherine Dhérent, novembre 2007

« Chemins du pays d'Artois, à l'extrême automne, fauves et odorants comme des bêtes, sentiers pourrissants sous la pluie de novembre, grandes chevauchées des nuages, rumeurs du ciel, eaux mortes... »

Si Bernanos ne s'est jamais enraciné dans ce pays, l'Artois occupe une place prépondérante dans son œuvre. Pour ce petit Parisien, c'était d'abord le pays des vacances de l'enfance, à un âge où l'on est si perméable. Les images qu'il y a puisé ont ensuite nourri exclusivement son monde imaginaire. Cet éternel vagabond a connu des ciels plus éclatants, le Midi, Majorque, le Brésil, la Tunisie... mais il n'a cependant jamais cessé de rêver à ce coin de France rurale et rude et il a rendu dans tous ses romans, un hommage émouvant aux gens simples d'ici que choquaient pourtant son caractère altier et libre et ses chevauchées à travers la campagne.

La promenade nous conduit d'Aire-sur-la-Lys à la vallée de la Planquette, et en particulier à Fressin.

Le premier point de rendez-vous est à Aire-sur-la-Lys. Le mieux est de se garer près de la collégiale Saint-Pierre, la plus grande et la plus belle église flamboyante des anciens Pays-Bas espagnols construite au XVI^e siècle. Juste en face du portail, voici la grille et les hauts murs austères du collège Sainte-Marie. C'est là que les parents Bernanos placèrent leur fils en octobre 1904, espérant que les enseignants de qualité le disciplineraient lui que l'enfermement dans une classe avait jusque là terriblement rebuté. Il y obtint en effet, avec un peu de peine certes, le baccalauréat en juillet 1906.

Il croque cruellement le caractère de ses camarades de classe venus de Flandres :

« Quant aux élèves, c'est un mélange... Eléments de gens bien élevés venus de tous les coins du Pas-de-Calais, éléments de Flamands qui sont bêtes. Par bonheur, nous sommes deux Parisiens en classe... Et à nous deux, nous remuons ces gros bœufs du Nord, qui suivent éternellement le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais. Oh ! si vous voyiez ces yeux bleus, noyés non pas dans le rêve, mais dans l'inconscience et dans l'indifférence de tout ce qui n'est pas ripaille ! Oh ! Les Flamands !... »

Pour nous faire une rapide idée de la petite ville que Georges Bernanos a fréquentée pendant deux ans, le mieux est de prendre, à gauche de l'institution, la rue Saint-Pierre pour nous rendre vers la grand'place. Nous traversons un ruisseau qui fait tourner les eaux d'un moulin.

Il écrit à un ami :

« Connaissez-vous Aire-sur-la-Lys ? ... Non, n'est-ce pas. Une petite ville, presque flamande, avec un canal où sont des eaux sales, sales..., « où les vieux murs sont décalqués Avec des noirs usés d'estampes et d'eaux-fortes » comme dit Rodenbach. »

Impression d'un jour gris sans doute ! Mais la ville lui paraît parfois plus plaisante. N'y a-t-il pas de quoi lorsque nous nous trouvons sur la grand'place avec ces maisons construites

comme l'hôtel de ville entre 1730 et 1750. Les façades sont pimpantes et l'ensemble dégage une harmonie.

Ceci en fait : « une villette presque gaie parfois ».

Pour gagner la vallée de la Planquette, lieu principal de la promenade, passons par Equirre. C'est là que Robert Bresson a tourné en 1950 la première adaptation du *Journal d'un curé de campagne*. Le parc du château est devenu un camping et les étages du corps principal ont disparu dans un incendie, mais la chapelle des seigneurs du lieu est toujours d'une élégante sobriété.

Après avoir traversé Azincourt cher aux Anglais, nous voici à Planques, dont le nom signifie « planche » pour franchir le ruisseau... la Planquette, tout simplement. Celui-ci est nommé le ruisseau Planquet dans le roman *Nouvelle histoire de Mouchette*.

Arrêtons-nous quelques minutes pour regarder le clocher-mur si particulier de l'église. Au début du XXe siècle, le curé, Anatole Garénaux, était une âme paisible et sans souci auquel Georges Bernanos et son ami Maxime de Colleville rendaient souvent visite ; ils lui empruntaient un petit cheval pour parcourir la campagne.

Il n'y avait qu'un saut jusqu'à Fressin, où les Bernanos passèrent leurs vacances avant d'en faire leur résidence principale. Garons-nous près des ruines du château-fort des Créquy pour nous imprégner de l'atmosphère du lieu.

En allant vers le centre du village, au premier coin à gauche, voici les anciens chenils du baron Seillière. C'est ce personnage fantaisiste, grand chasseur, qui a vendu en 1896 à Emile Bernanos, père de Georges, tapissier à Paris, une vaste maison, appelée le « Château le Noir » du nom d'un ancien propriétaire. Huit ans plus tard, les Bernanos décidèrent d'en faire leur résidence principale.

Elle est à quelques pas de là, du même côté de la rue, signalée par une grille et un porche sur lequel a été posé une plaque en 1953 :

« J'habitais au temps de ma jeunesse une vieille chère maison dans les arbres » dans « un minuscule hameau du pays d'Artois, plein de murmure de feuillage et d'eau vive ».

De cette maison ne subsistent que la grille d'entrée sur la rue, l'arc de la porte cochère derrière des arbres à gauche, une partie du fournil à droite et le pigeonnier dans la cour, ces éléments encadrant un corps de ferme récent. Le corps principal a disparu dans un incendie durant la Seconde Guerre mondiale.

Le jeune Bernanos y menait une vie de jeune châtelain désœuvré. Ce n'était pas pour plaire à la population laborieuse, déjà défiante à l'égard des étrangers. N'allait-il pas jusqu'à tirer à la carabine sur les poules du voisin ? Et voilà pourquoi :

« In l'applaut : ech grain fou d'Bernanos ».

Ce creuset du monde bernanosien, a été le lieu de rencontre de tous les caractères, côtoyés ou rêvés... « personnages fabuleux encore à peine formés, embryons sans membres, Mouchette et Donissan, Cénabre, Chantal, et vous, vous seul de mes créatures dont j'ai cru parfois distinguer le visage, mais à qui je n'ai pas osé donner de nom – cher curé d'un Ambricourt imaginaire. » C'est ici qu'a été commencé peu de temps après l'armistice de 1918 et

presqu'entièrement achevé le roman *Sous le soleil de Satan*. Bernanos en lit le manuscrit à Vallery-Radot, durant

« un de ces jours magnifiques du brûlant été de 1923, à la lisière d'un petit bois tout bourdonnant de lumière et d'abeilles ».

Succès foudroyant : 6 000 exemplaires vendus en un jour, 100 000 en six mois. Deux ans plus tard, les parents Bernanos étaient obligés de revendre le lieu par manque d'argent.

La porte de cette grande maison était toujours ouverte aux nombreux amis. Elle était envahie d'objets parfois insolites, narguilé rapporté de Turquie, rideaux en poil de chameau, tapisseries d'Aubusson, tentures rouge garance de la salle à manger, livres en quantité. Tout faisait du lieu « la maison profonde, secrète, sûre ». Au premier étage, proche de la chambre des parents Bernanos, se trouvait un petit salon où Georges séjournait souvent avec sa mère à laquelle il témoignait un culte idolâtre.

Dans la bibliothèque, Georges découvrit à 13 ans, Balzac, la grande passion de son père qui le relisait intégralement tous les ans.

« De retour à la maison, on s'installait dans la bibliothèque. Et pendant que l'abbé se reposait dans un fauteuil en récitant son bréviaire, Georges, à plat ventre sur un épais tapis, lisait Balzac ».

A l'arrière de la maison, côté colline, un parc aux essences variées avec une charmille, un potager, une pâture laissé aux bons soins de Clovis, homme à tout faire de la maison, devenu le jardinier du château du *Journal d'un curé de campagne*.

En continuant vers le centre du village, on aperçoit bientôt l'église, mise en chantier par Jean IV sire de Créquy, en 1425. C'est une des meilleures et des plus anciennes œuvres de l'architecture flamboyante de cette région entre Artois, Boulonnais et Ponthieu. C'est ici qu'officie le saint de Lumbres dans *Sous le soleil de Satan*.

Le mieux est d'y arriver en fin de journée, d'y pénétrer comme Bernanos par la petite porte sud qui donnait directement accès au banc réservé à la famille. Le soleil couchant frise alors sur le tableau de la Rédemption. Asseyons-nous dans le transept, écoutons le silence, regardons, méditons... L'atmosphère est mystique.

Les boiseries alentour sont du XVIII^e siècle. Admirez les ogives et cordons historiés à gauche au fond de la nef et au-dessous, les fonts baptismaux du XVIII^e siècle, sur lesquels furent baptisés deux des six enfants de Bernanos, Claude en 1922 et Michel en 1923.

La statue de plâtre de Jeanne d'Arc n'a d'autre intérêt que le fait qu'elle ait été donnée en 1925 par les beaux-parents de Georges Bernanos, les Talbert d'Arc se disaient descendants d'un frère de la sainte. Elle est à côté du confessionnal où meurt le curé de Lumbres dans *Sous le soleil de Satan*.

Relisons les dernières pages de ce roman, celles de la conversion de Saint-Marin, sous les traits duquel Bernanos a sans doute peint l'écrivain athée et sceptique Anatole France.

Le long du mur, sur le banc étroit des paresseux, à côté du confessionnal où le saint a gagné son ciel et la paix, face à la plaque de marbre, qui « humblement... demande de prier pour les Heame... cette famille entièrement éteinte,... la vieille église, attiédie par le jour, respire autour de lui, d'une lente haleine ; une odeur de pierre antique et de bois vermoulu, aussi secrète que celle de la futaie profonde, glisse au long des piliers trapus, erre en brouillard sur

les dalles mal jointes ou s'amasse dans les coins sombres, pareille à une eau dormante. Un renforcement du sol, l'angle d'un mure, une niche vide la recueille comme dans une ornière de granit. Et la lueur rouge de la veilleuse au loin, vers l'autel, ressemble au fanal sur un étang solitaire. »

Sortons de l'église et longeons à gauche le chœur. On passe devant la tombe de l'abbé Dubois, un des premiers lecteurs de *Sous le soleil de Satan*. Quelques pas plus loin c'est celle du jeune abbé Octave Camier, le grand ami du jeune Bernanos mort de phtisie à 28 ans et modèle du curé d'Ambricourt.

On peut prendre alors la rue qui monte et suivre à gauche la ruelle du Paradis qui domine le village et passe derrière la maison des Bernanos. C'était jadis un mauvais chemin par lequel Georges s'échappait vers la campagne et les bois.

« Je suis rentré au presbytère par le chemin qu'on appelle, j'ignore pourquoi, chemin de Paradis – un sentier boueux, entre deux haies ».

Une rue plus loin à gauche et on rejoint le château-fort que Jean IV de Créquy fit élever au XV^e siècle. C'est une ruine romantique cachée dans les arbres et qui n'est plus accessible qu'en payant un droit d'entrée. Ami et conseiller du grand duc de Bourgogne, Philippe le Bon, Jean de Créquy voulut se faire construire une forteresse imposante comme son rang le lui permettait. On voit encore les deux enceintes aux fossés profonds, le grand quadrilatère central (77 mètres sur 56) aux huit tours cylindriques (14 mètres de diamètre et 40 mètres de haut pour les tours d'angle). On dit qu'un jour Bernanos aurait planté le drapeau blanc des royalistes au sommet d'une de ces tours.

Quittons Fressin pour gagner Hesdin par la route des crêtes. La route...

« Je n'ai jamais aimé que les routes... Qui n'a pas vu la route à l'aube, entre ses deux rangées d'arbres, toute fraîche, toute vivante, ne sait pas ce que c'est que l'espérance » (*Monsieur Ouine*).

C'est cette route qui grimpe raide, qu'empruntait Bernanos pour louer à Hesdin un cheval pour parcourir la campagne. C'est par là qu'il revenait aussi le soir.

Retournons-nous, regardons ce pays du plateau, âpre et rude il y a cent ans, aux terres pauvres coupées de verdure et de bocages, de pentes abruptes et de chemins creux, pays secret, qui ne se livre pas au premier venu..., à l'écart de tous les grands courants.

« Il a poussé plus loin jusqu'à la route de Desvres, à travers les pâturages. Un long moment même, il a suivi d'un oeil soupçonneux la frange vaguement lumineuse recouverte peu à peu par la nuit. Elle reparaît plus haut, furtive, traîtresse, pressée de toutes parts, poursuivie de cime en cime par les vertigineuses masses d'ombre sans jamais arrêter ni même ralentir sa fuite oblique... Le village est là, quelque part, enfoui dans ses tilleuls et ses marronniers, avec ses bicoques de briques ou de torchis jetées au hasard, si tristes sous la pluie de décembre » (*Monsieur Ouine*).

Bernanos n'évoque pas Hesdin dans ses romans. Mais on pourra achever la promenade en admirant l'hôtel de ville de ce bourg achevé en 1629. De la partie avancée sur la façade, la bretèche, on édictait les arrêtés de la commune. Au sommet, on aperçoit la statue de Philippe IV, roi d'Espagne, souverain des Pays-Bas et des Flandres.